
INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A L'OCCASION

DU CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE

JEAN-HENRI FABRE

A SÉRIGNAN, VAUCLUSE,

le dimanche 27 juillet 1924,

DISCOURS DE M. LOUIS BOUVIER

Vice-président de l'Académie des Sciences.

MESDAMES,
MESSIEURS,

L'œuvre de Fabre tient du miracle, et le miracle, nous le voyons se réaliser aujourd'hui sous sa forme la plus touchante: car c'est vraiment bien un miracle de voir le pays en fête pour célébrer l'auteur des *Souvenirs entomologiques*, celui qui eut la gloire de faire connaître et aimer le monde des insectes. Qui l'eût soupçonné il y a un demi-siècle? Qui l'eût cru même il y quelques années, avant les fêtes jubilaires provoquées par l'apostolat enthousiaste de M. le Docteur Legros, le plus fervent disciple du Maître? Alors, l'insecte était la chose infime parmi les infimes, une sorte de menu déchet de la nature, qu'on foule au pied et détruit, qui n'a pas d'autre signifi-

tion que sa malfaisance, bon tout au plus à occuper les inutiles loisirs des entomologistes.

Que les temps sont changés! Aujourd'hui, nul ne dédaigne plus l'insecte, on le protège ou on le combat suivant qu'il est utile ou nuisible, mais on se multiplie pour en scruter les mœurs, et l'on ne tient plus pour de doux maniaques les gens de Science qui ont pris charge de l'étudier. Il attire et étonne: pour Maeterlinck, il «apporte quelque chose qui n'a pas l'air d'appartenir aux habitudes, à la morale, à la psychologie de notre globe», et je crois avoir caractérisé sa figure trompeuse en disant que «jamais il ne s'éloigne autant de nous que lorsqu'il paraît davantage nous ressembler.» Chaque espèce a son histoire propre, depuis l'humble et terne grillon jusqu'à la plus élégante des vanesses; qu'elle soit palpitante d'intérêt comme un drame, invraisemblable comme un conte d'Orient, fabuleuse comme un mythe, cette histoire est toujours une page du grand livre de la vie, dont les plus beaux et les plus nombreux chapitres, les plus extraordinaires également, sont écrits par les Insectes. Le grand mérite de Fabre, ce qui lui donne une place hors pair dans l'armée des naturalistes, c'est à coup sûr d'avoir lu dans ce livre mieux qu'aucun autre, c'est davantage encore d'en avoir fait sentir l'intérêt au grand public, au poète la prodigieuse richesse, au philosophe la portée profonde qui est celle du mystérieux où se perd l'origine de toute vie. Notre grand et froid Réaumur s'était en vain acharné à cette tâche que les Huber ont mené à bien pour les fourmis et les abeilles; nul, avant Fabre n'avait pu la réaliser en l'étendant au monde immense des insectes. C'est là son chef d'œuvre, c'est là son miracle! Comment a-t-il pu le réaliser.

Sans doute il doit ce résultat merveilleux à la forme spéciale de son génie qui était une passion profonde et vraiment divinatoire pour toutes les formes sous lesquelles, autour de nous, se manifeste la puissance vitale. Le génie est inné comme l'instinct, mais, au contraire de celui-ci, purement individuel, sans relation apparente avec l'hérédité, et très sensible à la culture, qui lui permet de s'épanouir. Né dans un milieu et au sein d'une famille où rien ne le prédispo-

sait aux recherches scientifiques, Fabre reçut de la bonne fée qui lui accorda le génie les dons spirituels qui devaient lui permettre de rendre ce génie fécond : ces larges facultés avec lesquelles il pourrait s'ouvrir toutes les disciplines, l'ingénieux bon sens et la volonté à toute épreuve qui devaient lui fournir les moyens d'utiliser fructueusement ses facultés. Ainsi doué par sa bonne marraine, Fabre pouvait devenir un observateur inimitable, innover en introduisant dans les Sciences entomologiques l'expérimentation qui force la nature à dévoiler ses secrets, apporter dans l'observation et dans l'expérience la ténacité patiente qui est l'auxiliaire du génie, sonder enfin, jusque dans leurs profondeurs, les mystères de la vitalité.

Il pouvait faire cela et il le fit, mais il lui fallut autre chose pour réaliser son miracle. Sans fortune personnelle et doué d'un esprit d'indépendance qui nous a valu ses œuvres, il abandonne l'alma mater et alors peut dire comme le sage antique : « *Omnia mecum porto*. Je porte tous mes biens avec moi » Belle et fière attitude ! mais à condition de pouvoir la soutenir. Fabre n'a rien, et ses charges de famille sont lourdes ; mais il possède l'imagination du poète, la clarté du professeur, le talent littéraire de l'écrivain ; il sait communiquer à ses écrits la passion qui l'enflamme, animer ses tableaux, captiver le lecteur, parce qu'il se donne tout entier. Il écrit et se fait lire ; il vivra de la vente de ses ouvrages. Ce sont d'abord de délicieux volumes de vulgarisation, puis des manuels classiques plus graves, mais non moins attachants, enfin l'œuvre maîtresse qui l'a rendu illustre, la série de ses admirables *Souvenirs entomologiques*. Avec les *Souvenirs*, il réussit cette gageure de passionner le public pour une œuvre de science pure où l'on est perpétuellement en contact avec les plus hautes spéculations de l'esprit. Qu'elles paraissent froides les périodes majestueuses du grand Buffon à côté de ces pages brûlantes de vérité et de vie, de ces pages qui ont réalisé le miracle !

C'est pour donner libre cours à ses goûts de chercheur passionné que Fabre écrivit ses volumes de vulgarisation et de classe. Il rêvait d'un coin où il put observer et expérimenter à sa guise, loin des trou-

ble-fête et des importuns; il lui fallait des moyens pour changer en réalité ce rêve, et sa pauvre bourse ne grossissait guère. A grand effort d'opiniâtre travail, le jour vint cependant où elle fut assez remplie pour qu'il devint acquéreur d'une maison et d'un lopin alentour, dans ce pays de Sérignan qui lui semblait favorable aux recherches. La maison et le lopin, qu'il enclôt de hauts murs pour être bien tranquille, sont devenus l'harmas où nous sommes aujourd'hui, l'harmas que Fabre a rendu célèbre et qui a fait connaître le nom de Sérignan dans le monde entier.

Pour les naturalistes et les philosophes de la nature, Sérignan est devenu un lieu de pèlerinage, comme Maillane pour les fervents de Mistral et Jersey pour les admirateurs de Victor Hugo, Fabre en a parcouru toutes les sentes, fouillé tous les ravins, inventorié toutes les richesses; il en a fait sa seconde patrie, celle où il a voulu dormir; et il lui a laissé en garde son harmas, l'harmas qui fut pour lui un paradis terrestre, où il a conçu et écrit ses *Souvenirs* et où ses émules et ses disciples viendront désormais continuer son œuvre.

C'est ici que l'Académie des Sciences est venue le trouver pour en faire un de ses correspondants; c'est ici qu'elle a voulu rendre hommage à sa mémoire en s'associant, par ma bouche, aux fêtes de centenaire que nous célébrons aujourd'hui.

DISCOURS DE M. LOUIS MANGIN

Membre de l'Institut,

Directeur du Muséum national d'histoire naturelle,

Au nom de cet établissement.

MESDAMES,

MESSIEURS,

La vie de Fabre, véritable épopée où l'enfant du Rouergue, sans maître et presque sans livres, conquiert ses grades universitaires de haute lutte et acquit une instruction scientifique supérieure à celle de son temps, nous offre de nombreux sujets de méditation.

D'autres célébreront le grand naturaliste et l'illustre écrivain, je voudrais devant cette effigie faire revivre le professeur dont le souvenir est resté si vivace en Avignon.

A partir du jour où enfant perdu, jeté sur les routes de Provence par la misère des siens, tour à tour valet d'étable, vendeur de citrons à la foire de Baucaire, manoeuvre dans une équipe d'ouvriers travaillant à la ligne de Baucaire à Nîmes, il affronte le concours des bourses à l'École normale d'Avignon et conquiert d'emblée la première place, nous le voyons en proie à deux tendances qui luttent sans cesse en lui.

L'une, héritière de sa première enfance où il se revoit en extase « devant les magnifiques élytres d'un carabe ou des ailes d'un papillon », l'entraîne à l'étude de la nature sans souci du lendemain. C'est une passion si forte que dans ses randonnées sur les routes de Provence, quand le couvert et le gîte étaient incertains, la vue du Hanne-ton des Pins lui faisait oublier toutes ses misères.

L'autre tendance, née à l'École primaire de Carpentras, c'est l'ambition d'acquérir les titres pour enseigner, la joie d'instruire étant chez lui aussi grande que la joie d'apprendre. Il avait à un haut degré le

don de l'enseignement.

Écoutez-le, vous qui n'avez connu que des écoles claires et ensoleillées, décrire le triste milieu où il fut appelé au sortir de l'École normale d'Avignon :

... « Entre quatre hautes murailles, j'entrevois la cour où les écoliers « se dispensaient l'espace sous la ramée d'un platane; tout autour s'ouvraient des espèces de cages à fauves, privées de jour et d'air: c'étaient les classes, suant la tristesse et l'humidité... Pour sièges une planche scellée au mur; au milieu une chaise veuve de sa paille, un tableau noir et un bâton de craie. »

C'est là, avec un auditoire « d'élèves sales, grossiers, » une cinquantaine de galopins, enfants ou grands garçons, qu'il fit son apprentissage de maître. Il s'y révèle aussitôt professeur incomparable, sachant se faire respecter et écouter. Il savait apprendre comme en se jouant les choses les plus difficiles et après avoir rempli le programme, réduit encore à ce moment à la lecture, à l'écriture et au calcul, il s'ingéniait à compléter les connaissances de son auditoire si fruste sur les sujets les plus variés.

Mais la rusticité et la monotonie de cette population scolaire n'étaient guère favorables au développement de son projet d'avenir et pour échapper à l'emprise d'un milieu aussi décevant, il prépare seul ses deux baccalauréats et il est bientôt nommé à Ajaccio.

Quel enchantement devant cette magnifique nature! Les bois profonds aux futaies séculaires, le maquis parfumé, la mer bleue aux vagues créées d'argent, le charment au point qu'il appréhende de quitter un séjour aussi enchanteur. Il faillit abandonner ses projets d'avenir pour se livrer sans contrainte à l'étude de cette belle nature et il ne fallut rien moins que la ténacité d'un fils du Quercy pour résister à ses appels.

Écoutez-le décrire les phases de la lutte des deux tendances que j'ai signalées... « La mer pleine de merveilles, la plage où le flot jette de si beaux coquillages, le maquis à myrtes, arbousiers et lentisques, tout ce paradis de superbe nature lutte avec trop d'avantages contre le cosinus. Je succombe. Deux parts seront faites de mes

loisirs: l'une, la forte revient aux mathématiques, base de mon avenir universitaire suivant mes projets, l'autre se dépense timidement en herborisations, en recherches des choses de la nature.

« Quel pays! quelles magnifiques études à faire si non obsédé par l' x et par l' y , je m'étais adonné sans réserve à mes penchants! »

Les fièvres paludéennes qu'il avait contractées dans ses longues randonnées au bord de la mer, au milieu des marais, l'obligèrent à rentrer sur le continent. Il prit ses deux licences, sciences mathématiques et sciences physiques et fut nommé au lycée d'Avignon. Un peu plus tard il devint licencié ès sciences naturelles après un brillant examen passé à Toulouse et soutint bientôt son doctorat à Paris avec deux thèses originales, ce qui est encore une rareté aujourd'hui. Déjà connu par ses belles observations sur les insectes paralysateurs et les hypermétamorphoses qui lui valurent le prix Montyon, Professeur recherché qui avait séduit Duruy par l'originalité de son enseignement, Fabre était en droit d'espérer la réalisation de son rêve: une chaire dans une Faculté des Sciences!

Les mesquines jalousies provoquées par sa haute valeur scientifique et morale, par son esprit d'indépendance se pliant mal à la discipline étroite et tracassière d'un lycée de province, ruinent ses projets d'avenir et le rejettent dans l'affreuse géhenne où pour vivre et pour nourrir sa famille, il est obligé au risque de perdre un temps précieux de courir le cachet et d'écrire des manuels.

Un instant il eut l'espoir d'une vie assurée par ses travaux sur la garance où il réussit à isoler, par un procédé simple, le principe colorant de cette plante. Appelé à Paris par Duruy qui voulait en faire le précepteur du prince Impérial, nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, l'avenir lui souriait. D'un caractère trop fier pour séjourner à la cour au milieu « des chambellans aux culottes courtes et « souliers à boucles d'argent, gros scarabées vêtus d'élytres café au lait « et aux allures compassées » il déclina la proposition flatteuse de Duruy et revint à Avignon pour y apprendre l'écroulement de son nouveau rêve: la synthèse de l'alizarine avait tué la culture de la garance!

Tout autre que Fabre se fut découragé mais l'amour de la nature, la joie d'instruire, le soutiennent dans cette nouvelle épreuve. Il reprend la série de ses manuels qui font une révolution dans la littérature scolaire. Modèles de simplicité et de clarté, agréables à lire ils présentent les vérités scientifiques sous une forme attrayante. En amusant ses élèves il s'attire la haine des magisters pédants et insipides qui n'admettent pas que l'enseignement soit séduisant. La faveur du public récompensa ses efforts. En effet nul mieux que lui ne sut mettre à la portée des enfants les vérités scientifiques.

Qu'il s'agisse de l'Histoire du Ciel ou de celle de la Terre, des Ravageurs, des Auxiliaires ou des Serviteurs, de la Plante, etc., partout la beauté du style s'harmonise avec la clarté des descriptions et la vérité scientifique.

Les rapprochements ingénieux, les comparaisons originales donnent à son exposition des faits les plus simples, une grande hauteur de vues et une puissance de démonstration qui n'avait pas encore été atteinte dans les ouvrages d'enseignement.

A l'instigation de Duruy il créa à Avignon les premiers cours libres, destinés aux jeunes filles. Ces cours qui avaient lieu dans l'ancienne abbaye de St-Martial eurent un si grand succès que les salles devinrent trop petites pour contenir les auditeurs jeunes filles et citadins qui venaient en foule écouter la parole claire et précise d'un apôtre de la science et dont les leçons toujours bien ordonnées, accompagnées d'expériences ingénieuses dans leur simplicité, constituaient de véritables hymnes aux harmonies de la nature.

Ses succès, jalosés par les envieux, irritèrent les sectaires, il fut dénoncé en chaire comme un homme subversif et dangereux.

« Voyez en effet combien était noir mon crime; j'enseignais à ces
« jeunes personnes ce que sont l'air et l'eau; d'où proviennent l'é-
« clair, le tonnerre, la foudre: par quels artifices la pensée se trans-
« met à travers les continents et les mers au moyen d'un fil de mé-
« tal; pourquoi le foyer brûle et pourquoi nous respirons; comment
« germe une graine et comment s'épanouit une fleur, toutes choses

«éminemment abominables aux yeux de certains dont la flasque
«paupière cligne devant le jour. Il fallait au plus vite éteindre cette
«petite lampe, il fallait se débarrasser de l'imposteur qui s'efforçait
«de la maintenir allumée!

«Sournoisement on machine le coup avec mes propriétaires, vieill-
«les filles qui voyaient l'abomination de la désolation dans ces
«nouveautés de l'enseignement. Je n'avais pas avec elles d'engage-
«ment écrit propre à me protéger. L'huissier parut avec du papier
«timbré, sa prose me disait que j'avais à déménager dans les quatre
«semaines, sinon la loi mettrait mes meubles sur le pavé.» C'en était
trop. Bien que sans ressources, avec des dettes, Fabre abandonne
l'Université et s'installe à Orange puis plus tard à Sérignan.

Plantant un basilic dans son chapeau haut de forme, symbole de
sa servitude universitaire, et écrasant le tout d'un coup de pied il
marque ainsi sa rupture avec l'alma mater, si ingrate pour lui.

Mais il faut vivre et nourrir sa famille. Ses manuels ont heureu-
sement conservé la faveur du public et à défaut d'une chaire il en-
seignera par l'écrit.

Il fait désormais deux parts dans sa vie; pendant les journées clai-
res il étudiera les insectes, pendant les nuits et les jours sombres il
rédigera ses manuels. Grâce à sa robuste santé il peut pendant long-
temps et à l'âge où d'autres pensent à se reposer, mener de front ce
rude labeur et publier les souvenirs entomologiques.

Mais il ne cesse pas d'obéir à sa vocation d'enseigner et désor-
mais c'est à ses enfants qu'il s'appliquera à exposer les lois de la
nature par ses expériences aussi simples qu'ingénieuses. Le noyau
d'abricot muni de deux pailles lui permettra de faire la théorie du
siphon: un bout de porte-plume rempli d'eau et bouché par un
fragment de pomme de terre met en évidence la puissance balisti-
que de la vapeur d'eau.

Débarrassé des appareils encombrants et coûteux des cabinets de
physique qui souvent dispersent l'intention et masquent le phéno-
mène fondamental, son enseignement a gagné en puissance et en

clarté. La simplicité des moyens mis en jeu pour illustrer les leçons rappelle les conseils autorisés de l'illustre Balard aux jeunes professeurs de l'enseignement spécial.

Et tandis que Fabre poursuit la publication de ses souvenirs; chefs-d'œuvres dont il a méconnu l'importance dans sa grande modestie, nous le voyons sans cesse préoccupé de mettre à la portée des enfants les observations les plus délicates.

Aussi a-t-il pu s'écrier à la fin de sa vie si prodigieusement remplie:

Raiou e mesté d'escolo vaqui, ce qu'ourai esta lou miou!



INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A L'OCCASION

DU CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE

JEAN-HENRI FABRE

A SAINT-LÉONS, AVEYRON,

le dimanche 3 août 1924

DISCOURS DE M. ÉMILE BOREL

Membre de l'Institut.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Le savant que nous fêtons aujourd'hui a consacré sa vie à l'étude des insectes. Il est peu de sujets aussi passionnants mais, en même temps, il faut bien le dire, aussi décevants. L'étude des minéraux et des plantes peut se faire par les seules méthodes de la physique et de la chimie, sans que la psychologie ait à y intervenir; dans l'étude des animaux supérieurs au contraire, les analogies qu'ils ont avec l'homme nous sont d'un précieux secours; ce sont vraiment nos cousins et nous sommes certains de ne pas nous tromper tout à fait en assimilant plus ou moins grossièrement leurs sensations et leurs sentiments aux nôtres. Dans le monde des insectes, nous ne savons jamais

dans quelle mesure nous sommes en droit de faire appel à la psychologie humaine pour essayer de les comprendre; ce sont bien des cousins, mais tellement éloignés, détachés depuis si longtemps de notre rameau ancestral, que nous en sommes réduits aux conjectures, même en ce qui concerne leur sens de la vue, dont les organes sont cependant assez semblables aux nôtres. Nous ne savons pas ce que sont leurs sensations, à plus forte raison ignorons-nous comment ils les interprètent. Et, cependant, nous avons toutes sortes de raisons de ne pas étudier les insectes comme on étudie les minéraux ou même les plantes; si éloignés qu'ils soient de nous, les insectes en sont tout de même infiniment plus rapprochés que ne le sont les arbres ou les roches.

Le monde des insectes est presque comparable aux habitants étranges d'une planète voisine, de Mars ou de Vénus, tels que cherchent parfois à les imaginer la fantaisie de quelques romanciers; c'est un échantillon d'une des possibilités illimitées qui étaient incluses dans le protoplasma initial et dont quelques-unes seulement se sont développées. A ce titre, les études sur les insectes, si fragmentaires et si incomplètes qu'elles puissent être, sont parmi celles qui contribuent le plus à élargir notre horizon et à nous faire voir le monde d'un point de vue vraiment élevé.

L'un des mérites de l'homme éminent dont le souvenir nous rassemble ici est précisément d'avoir su fixer l'attention de ses contemporains sur un point qui semble si éloigné des préoccupations de l'époque actuelle. Comme le disait M. Louis Bouvier à Sérignan, son œuvre tient du miracle, car il a fait connaître et aimer un monde que l'on dédaignait jusqu'alors. Ses célèbres souvenirs entomologiques ont atteint soixante éditions et ont fait réfléchir, à propos des angoissants problèmes posés par la transmission de l'instinct chez les insectes, les catégories de lecteurs les plus variées.

Chacun sait quelle ingéniosité subtile, quelle patience infinie Jean-Henri Fabre sut déployer dans ses observations. Sans outillage et sans subsides, il parvient à des résultats surprenants. C'est qu'il est, lui aussi, soutenu et guidé par une sorte d'instinct venu du plus

profond de sa nature. Tout petit garçon, dans ce petit village de Saint Léons où nous célébrons aujourd'hui sa mémoire, «il allait à la fleur, il allait à l'insecte, comme la Pièride va au chou et la Vanesse au chardon», dit-il lui-même. Deux chapitres de la 6^{me} série des *Souvenirs entomologiques*: «L'atavisme» et «Mon école» et un chapitre de la 7^{me} série: «La mare», sont bien précis à cet égard. Les habitants de la mare fascinaient l'enfant qui s'en allait, pieds nus, suivi de ses canetons, passait derrière le château et sous la Roche qui pleure, restait des heures en observation. De grands sculpteurs ont commencé par être de petits bergers qui taillaient dans une branche l'image de leur chien; des physiciens illustres ont manifesté tout jeunes leur génie par l'intérêt passionné qu'ils accordaient à d'humbles mécanismes, usités quotidiennement et que les enfants ordinaires ne remarquent pas; Fabre, à peine âgé de sept ans, regardait grouiller les insectes aquatiques et notait leurs attitudes. Il possédait déjà un œil remarquable d'observateur. Écoutez-le décrire ses canetons: «Ils claquent le bec et farfouillent; ils tamisent la gorgée, rejettent le bouillon clair, gardent les bons morceaux; aux flaques profondes, ils pointent le croupion en l'air et barbotent en bas. Ils sont heureux...»

Fabre quitta Saint Léons lorsqu'il était bien jeune, mais il en gardait des souvenirs précis, à tel point qu'il est capable, dix ans plus tard, de signaler les endroits de la région où l'on trouve les bêtes et les plantes les plus curieuses.

Vivant à l'écart du monde, loin des villes et de leurs intrigues, Fabre s'est livré à ses recherches parce que ses recherches le passionnaient; il a trouvé la gloire qu'il ne poursuivait pas et qu'il a accueillie en honnête homme de solide lignée rouergate. Il a été élu le 11 juillet 1887 correspondant de l'Académie des Sciences pour la section d'anatomie et de zoologie. Saluons, à son berceau, cet homme probe et ce génie patient.

Si nous cherchons, en terminant, à résumer d'un mot les raisons de la place à part prise par J. H. Fabre parmi les savants du XIX^{me} siècle, il semble que nous pouvons dire que ce ne fut pas seulement

un homme de science, mais aussi un poète. Sans doute, entre la science et la poésie, il n'y a pas de fossé, encore moins de contradiction, comme le croient certains esprits; il est peu de savants qui ne possèdent certaines des qualités de l'imagination et du cœur qui font le poète; mais, le plus souvent, ces qualités s'extériorisent d'une manière abstraite et n'apparaissent pas à celui qui ne sait pas les deviner. Au contraire, chez Fabre, les dons du poète éclatent à tous les yeux; ce sont eux qui ont séduit tant de lecteurs et les ont passionnés pour des sujets vers lesquels ils n'auraient pas été naturellement entraînés. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans quelle mesure cette faculté poétique a facilité ou a gêné l'œuvre proprement scientifique de Fabre; ne divisons pas arbitrairement par une cloison étanche un esprit admirable par son unité; on ne peut pas, en Fabre, concevoir le savant sans le poète ni le poète sans le savant; c'est le secret de son succès et c'est la raison pour laquelle son œuvre durera.

